

EXHORTATION AUX CROCODILES

d'Antonio Lobo Antunes

Non, je ne commence pas cette "critique" par un résumé d'"Exhortation aux crocodiles". Exposer de but en blanc l'aventure des quatre héroïnes de ce roman, chacune égarée dans un monde familier et bizarre à la fois, avec ses angoisses, ses manigances et son fatras de souvenirs serait trahir l'auteur de ce livre.

En effet, loin de nous raconter une histoire d'un point de vue extérieur, Antonio Lobo Antunes nous plonge dès les premières lignes dans sa matière vivante -une matière palpitante qui ne cesse de nous surprendre, de nous envoûter et de nous affoler-

Qui est Antonio Lobo Antunes ? Un grand écrivain contemporain, souvent cité comme "nobélisable". Portugais, il est né en 1942 d'une famille plus qu'aisée, très religieuse et atteinte, a-t-il dit, de "*contention émotionnelle*". Il a travaillé comme psychiatre. Et, entre 1970 et 73, a participé en tant que médecin à la guerre en Angola.

J'ai lu six romans de lui, mais jusque-là je ne m'étais jamais vraiment interrogée sur ma fascination pour cette œuvre. Quant à la mettre en mots... je renâçais devant l'effort. Il n'empêche, j'étais tentée. Merci à la Critique Parisienne de m'offrir l'occasion de m'y risquer.

"Exhortation aux crocodiles" commence par une sorte de rêve. De vision ? D'hallucination ? Une femme évoque une grand-mère mythique en haut d'un escalier... sa natte trempée d'eau-de-vie... un restaurant... la recette du Coca-

Cola... Puis tout d'un coup, sans que rien ne l'annonce, il est question d'un ministre, d'un évêque et d'un général. Il faut, paraît-il, se tenir à carreau. Un passager tressaute dans une voiture, "*rafale après rafale*".

Désorienté, le lecteur risque alors d'abandonner le livre en décrétant que l'auteur se moque du monde. Qu'il mélange tout. Que ce roman tendre et meurtrier à la fois, où les phrases font salade russe, ne ressemble à rien. De la bouillie. Du galimatias...

Une réaction très différente est cependant possible. Emporté par l'étrangeté du ton et des images, égaré mais curieux, un lecteur -c'est mon cas- peut y retrouver un peu de ce qu'il ressent à entrer, en étranger, dans une conversation en cours. Voire y éprouver un revêtement de sa toute petite enfance, quand il avait porté un regard brouillé sur un monde où tout lui échappait. Voyons voir, peut-il alors se dire, intrigué... Voyons où veut en venir un écrivain qui ose une forme aussi déroutante... Quelques lignes plus tard cependant, quand ce lecteur de bonne volonté lira que des saules et des poules caquètent et picorent, il est possible que l'envie de fermer le livre lui revienne. Des saules qui caquètent -quand même ! Qu'il poursuive cependant et il découvrira que, lorsqu'Antunes reprend l'image du caquètement, ce ne sera plus pour l'attribuer à des "saules", mais à des "feuilles". Du coup, tout s'éclairera. Si des feuilles remuées par le vent peuvent produire un bruit de volailles qui "caquètent et picorent", qu'y a-t-il d'invari-

semblable à lire qu'une mémoire humaine, friande de raccourcis et d'expressions fortes, le dise des saules qui portent ces feuilles ?

Pour percevoir la raison obscure qui, un petit matin, fait lire sur une enseigne, par une femme mal réveillée, "artillerie" au lieu de "pâtisserie", il faudra à ce brave lecteur encore plus de patience. Le temps de saisir la globalité de l'histoire. Un peu de sa réalité objective.

Le style d'Antunes me semble caractérisé par ce genre de dérapages très contrôlés, sortes de hiatus, de courts-circuits qui secouent le lecteur, réveillent son attention, lui donnent la sensation de perdre pied, mais affinent peu à peu sa perception. Tous les livres nous font passer par de tels instants d'égarement. Seulement, dans la plupart, ces instants se signalent par des formules telles que "tout à coup", "c'est à croire que", "ce qui rappelle à notre héros"... Pas chez Antunes qui, sans transition, nous fait sauter d'une voix, d'une image ou d'une bribe d'histoire à une autre voix, une autre image, un autre temps. Comme si quelque explosion invisible avait projeté la conscience de son héroïne, et son texte à lui, d'une couche de réalité à une autre. Les associations d'idées ne fonctionnent pas autrement.

Prendre plaisir à lire Antunes c'est donc accepter de ne pas tout saisir tout de suite. C'est entrer dans une obsession visionnaire pour des choses minuscules. C'est s'engager sur un chemin de traverse, l'oreille tendue, le nez au vent et l'œil aux aguets. C'est aller de détails sensibles en détails sensibles. Une sorte d'école buissonnière.

Texte vient de tisser.

Il se tisse de bien étranges choses dans le texte de ce roman. Ainsi, quand Dona Mimi confond dans un même récit un moment de chasse avec son père et l'attentat qui vient d'être

commis. Ou quand les terrifiantes "*bêtes à poils noirs*" qui hantent la nuit d'un enfant terrorisé, se révèlent être bel et bien des bêtes, mais aussi, au détour d'une phrase, mine de rien, sans appuyer, des adultes en train de se déshabiller devant cette enfant. Ainsi encore, quand un spectacle de cirque se mêle à un souvenir d'enterrement et au soupçon d'une infidélité.

Le cirque d'ailleurs est partout dans ce roman. Les métamorphoses constantes. Tout bouge. Tout devient spectacle.

Reste à relever un paradoxe : ce long roman de cinq cents pages est écrit de façon brève et rapide. Tout y est détails pris sur le vif, croquis et images. Les mots abstraits doivent s'y compter sur les doigts d'une main. Antonio Lobo Antunes a d'ailleurs dit se refuser à "*écrire au-dessus de (ses) sourcils*". "*Je suis dans la vie*", a-t-il dit aussi, "*comme dans un liquide amniotique. Les constructions intellectuelles ne m'intéressent pas beaucoup... Je n'arrive pas à m'abandonner dans leurs bras*".

Son écriture est soumise à des rythmes divers.

Une ligne peut ne comporter qu'un seul mot. Plus souvent, se déroulent de longues suites d'énumérations concrètes et resserrées, coupées de fractures et de quiproquos qui tressent descriptions et paroles, passé, présent et futur, voire plusieurs versions de ces passés, présents et futurs, avec leur mélange de clartés et d'incohérences. Des sortes de refrains les coupent, la même phrase pouvant paraître légère ou poignante selon son contexte. La poésie de regards enfantins y ajoute sa grâce et son humour. Ainsi cette "*horloge balançant son nombril de laiton*", ce "*brouillard promenant ses baillons gelés*", cette salle d'attente où on lit "*des divorces illustrés*", ou ce portier d'hôtel "*plié en deux comme un canif*"...

Cette écriture fine et foisonnante, Antunes l'a découpée en voix alternées. Chacun de ses trente-deux chapitres, quoique rattaché à ceux qui le précèdent et le suivent, fonctionne presque comme une nouvelle. Dans chacun, domine une voix de femme à la première personne -celle de Mimi, Céлина, Fatima ou Simone -même si, à l'intérieur de chaque chapitre, d'autres voix, toujours à la première personne, viennent ajouter leur contrepoint à la voix principale-.

Les histoires de Mimi, Céлина, Fatima et Simone sont celles de petites filles, de petites jeunes filles et de femmes, entourées de proches plus ou moins lointains, de parures, d'animaux en tissu bourré de son, de dinettes, d'insectes assassinés et torturés -petits secrets, petits trésors, meurtrissures et humiliations ineffaçables en dépit de leur apparence mineure-.

Plus nous nous enfonçons dans la vie intérieure de ces femmes, apparemment potiches, plus nous voyons dans leurs rêves éveillés, le désir de fuir ce qui les entoure. A commencer par les hommes de leurs vies, des salazaristes nostalgiques qui comptent dans l'ombre de ce roman. "La guerre sainte, Fatima, la guerre sainte"! répète l'évêque.

Petit à petit, sous le voile du souvenir et de l'imaginaire, d'indice en indice, la réalité va finir par nous apparaître. Des attentats se multiplient, un cancer généralisé se déclare, une perruque orange est installée sur la tête de Dona Mimi, l'évêque entre dans le lit de sa filleule, la belle Céлина assassine son mari, couche avec celui de Mimi, avec le chauffeur, et finit par ne plus vouloir d'amant. Nous supposons qu'elle a financé de nouvelles déflagrations, mais ce fut si discret qu'on n'en est pas tout à fait sûr.

Le lecteur prend alors conscience de la quan-

tité d'explosions souvent minuscules, parfois invisibles, qui ont marqué, dès leurs débuts, l'existence des quatre héroïnes, et les ont amenées à partager la vie de ces Portugais-là (acharnés à restaurer un régime autoritaire), à ce moment-là (1975, après la Révolution des œillets), dans ce pavillon-là (à la frontière de l'Espagne et du Portugal). Autrement dit, racontée de façon plus classique, cette histoire ressemblerait à celle d'un groupe de Mussoliniens repliés dans la République de Salo, ou de Pétainistes réfugiés à Sigmaringen. Donc d'un triste mari-got de crocodiles...

Autrement dit encore, pour qui accepte de s'abandonner à son écriture singulière, "Exhortation aux crocodiles", ce roman truffé d'explosions, combine les subtilités d'un roman intimiste, le suspense d'un polar, les voluptés du mélodrame, et l'intérêt du document historique.

Tout en effet dans ce livre se combine à tout. Tout y est "à la fois". C'est là ce qui m'enchanté chez Antunes. Le fait qu'il soit à la fois clair et obscur. Qu'il structure et déränge à la fois. Qu'il croie aux mots et s'en méfie. Que ses personnages l'attendent et l'irritent. "Il y a coexistence en nous des instincts les plus opposés", a-t-il dit. "Ce qui fait la grandeur d'un livre, c'est ce qui est écrit dedans... L'intrigue n'est rien... Pour écrire, il ne faut pas être très intelligent, il faut être un idiot fulgurant... J'aimerais traduire en paroles ce qui est antérieur aux paroles".

BEATRICE NODÉ-LANGLOIS

"EXHORTATION AUX CROCODILES"

D'Antonio LOBO ANTUNES collection

Points, Christian Bourgois éditeur. 499 pages, 7,50€